Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 64 (1935)

Heft: 7

Artikel: Les reproches de C.-F. Ramuz à l'école paysanne

Autor: Zermatten, Maurice

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040812

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

1. Procès-verbal de Tavel. — 2. Communications de l'inspectorat. — 3. Une école secondaire réorganisée (M. Delabays et ses collaborateurs). — 4. La place occupée par l'intérêt et la spontanéité dans la formation éducative. — 5. Divers.

La conférence compte comme journée d'activité scolaire.

Le dîner en commun sera servi à l'Hôtel Suisse.

Cet avis tient lieu de convocation pour tous les intéressés.

Fribourg, le 17 avril 1935.

L'inspecteur des écoles secondaires,

F. Barbey.

PARTIE NON OFFICIELLE

Les reproches de C.-F. Ramuz à l'école paysanne

S'il est vrai que, chez nous, nul ne se permet plus d'ignorer l'écrivain vaudois Charles-Ferdinand Ramuz — à la fois poète, romancier et philosophe — il est fort probable, cependant, que ses opinions pédagogiques restent peu connues. Et pourtant, elles méritent notre attention. Car il est pédagogue, à ses heures, ne voulant point démentir la plaisante affirmation qui fait de tout Suisse un maître d'école. Pédagogue, mais d'une espèce particulière, querellant notre école tout entachée d'erreurs, faisant le procès de quelques vieilles traditions désuètes dont l'ordinaire effet est le déracinement, l'uniformisation, la fabrication en série d'hommes « instruits » conçus d'après un modèle parfaitement abstrait.

C.-F. Ramuz, en formulant ses remarques pédagogiques, répondait aux diverses attaques qui lui étaient adressées de part et d'autre et qui toutes avaient trait à cette « langue parlée » dont il use. La « lettre » qu'il adressa à Bernard Grasset, le grand éditeur parisien, est célèbre. Recueillie dans *Salutation paysanne*, elle constitue une sorte de clef de l'œuvre ramuzéenne. En revanche, on connaît moins bien cette *seconde lettre* dont un autre éditeur, M. Mermod de Lausanne, était le destinataire. Elle forme, à elle seule, le cinquième numéro des *Six cahiers* et porte la date du 15 février 1929.

Elle contient des remarques fort pertinentes — encore qu'un peu diffuses — sensiblement apparentées à telles opinions des maîtres actuels de la pédagogie fribourgeoise. C'est la raison qui nous a conduit à la résumer.

* * *

On nous dit : Il faut mettre l'école au service de la vie. N'est-ce point avouer, par le fait même, qu'elle n'y était point ? N'est-ce point la condamner, reconnaître, implicitement, qu'elle n'a pas rempli son rôle ? N'est-ce point même laisser entendre que l'école s'opposait à la vie, la combattait ? Non point consciemment, non point avec le désir de la combattre. Mais par maladresse, par manque de savoir-faire. Et toujours — ici réside le grave malentendu — en *voulant bien faire*. Au nom de principes éprouvés, au nom d'une *philosophie*. C'est reconnaître tout au moins que l'école s'est éloignée de la vie, qu'elle est devenue une organisation tout indépendante, *à côté* de la vie, une part de vie détachée de l'ensemble, ne lui étant d'aucune utilité, ou la servant au rebours du bon sens... Justifié ou non, voilà bien un reproche que Ramuz approuverait.

En effet, il constate que l'école paysanne n'est pas adaptée à des paysans. Quand il regarde derrière lui, dans ses souvenirs, ce qu'il entrevoit ce sont des personnages en faux-cols autour d'un autre personnage en faux-col : Le maître et ses écoliers. Car c'est un dimanche et le maître, ayant pénétré dans une pièce moisie où il y a une armoire de sapin, en tire des livres... On reconnaît la fameuse bibliothèque communale. Les écoliers sont de tout âge. Car l'école se continue toute une vie. Le rôle de l'école est prépondérant dans un petit pays fermé comme le nôtre. Aussi est-il important de savoir « ce que l'école fait de ses écoliers qui seront des hommes, ce qu'elle continue à faire de beaucoup d'hommes qui ne sont plus des écoliers ». Naturellement, nous n'avons pas à nous occuper de l'école en soi, mais de notre école campagnarde.

Le paysan doit beaucoup à l'école. Elle lui a appris à lire, à compter, à écrire, toutes choses d'absolue nécessité. Que ferait-il privé de cette instruction élémentaire ? L'ignorance complète créerait à l'heure actuelle une situation presque incompatible avec l'existence même. Sur ce « plan de l'utilité » l'école joue donc un rôle louable au plus haut point.

Le malentendu commence au moment où l'instruction reçue prétend avoir certains *droits*, réclame des égards. Cette instruction permet au paysan de prendre connaissance de ce qui est écrit, de noter ce qui est utile d'être noté. Elle facilite donc sa tâche d'homme. Mais elle ne lui confère pas le droit de juger, de juger de tout, droit que le maître prétend transmettre à ses élèves.

L'école tend à sortir de *l'utilité* qui est son domaine. Elle quitte le *pratique*, se moque du particulier, oubliant qu'elle doit former des paysans *d'ici*, cherche l'abstrait, le général « contre les individus tels qu'une certaine nature les a faits, notre nature d'ici, notre nature à nous, celle d'une race ».

C'est ainsi que l'école combat l'*accent* du terroir au nom d'une certaine langue qu'elle tient pour du « bon français ». Elle combat, bien entendu, le patois, au nom des mots qui sont des conventions

contre des mots qui sont des gestes et des actes. En un mot, *elle va, au nom des signes, contre l'image.*

Ramuz a vécu devant un lac. On lui apprit, bien entendu, que c'était le Léman et non le Rhône. Plus tard, les maîtres secondaires n'ont pas su montrer davantage que le latin, le vieux français et le français étaient trois étapes d'une même langue, pas plus qu'ils ne surent concrétiser la règle philologique en l'appliquant au nom du ruisseau voisin... Les vieux châteaux n'ont pas servi à raconter l'histoire. En résumé, l'école n'a pas su tirer parti du milieu dans lequel elle se trouvait. Elle ne s'est pas adaptée aux écoliers qui étaient les siens. Elle est restée l'école au lieu de devenir *notre école.*

Cette école « abstraite » nous a tués. Elle a détruit notre caractère spécifique de Suisse romand. Elle nous fait ignorer notre sol parce qu'elle nous en parle comme si nous ne l'avions pas sous les yeux, avec des termes gonflés de pédantisme. Elle voile toute réalité par sa phraséologie, prétendant « nous élever à une explication de ces réalités plus générales ». Au nom de ses *programmes*, elle divise notre cerveau en compartiments, des programmes dont elle n'est pas même l'auteur puisqu'elle en emprunte les données à des partis politiques ou à des Loges quelconques. « De sorte que maintenant les jeunes filles de nos villages, qui parlent couramment les « deux langues » et sont pourvues chacune de quatre ou cinq brevets, ne savent même plus allumer le feu, ne savent plus qu'un pot est fait pour être pris par l'anse (je n'invente rien), n'ont aucun sens en rien de la *nature* des choses, n'ayant plus elles-mêmes de nature. »

L'école fabrique uniformément des petits bourgeois. Elle en fait avec n'importe qui, avec n'importe quoi : avec des paysans, avec des ouvriers, avec des fils de pêcheurs ou de taupiers. Elle en fabrique en dépit de tout bon sens, à tort et à travers. Elle forme ainsi une certaine classe d'hommes, moyens en tout, en religion comme en morale, craintifs du risque, craintifs de l'effort, étouffés, tout voisins du néant.

* * *

On s'en doute, une école qui remplit si bien son rôle est devenue la gloire de nos administrations. D'imprimer sur toute matière humaine la trace de son pouce, voilà qui la gonfle d'orgueil. Et elle se continue grâce au service militaire, grâce aux sociétés de tir, de gymnastique, de chant, grâce à ses fanfares... Il faut parfois de l'héroïsme pour se dégager du pli qu'elle nous a imprimé. Vers la quarantaine, la nature profonde commence à réagir. L'homme de chez nous va enfin ressembler à lui-même. Le mariage, les difficultés d'argent, la lutte incessante avec la terre et les saisons, le climat, les murs de vigne... il a dû tout apprendre par lui-même, malgré l'école, contre l'école qui avait tout divisé, tout brouillé.

Oubliant ce qu'il avait su, il n'a retenu que l'utile. Il s'est

dépouillé du bois mort, des notions générales et abstraites. Il n'a rien perdu cependant, car il sait maintenant la *réalité*. Il a retrouvé son pays, il a retrouvé sa race. Il est *ressuscité*.

La grande erreur de notre école est d'avoir détruit la notion juste des valeurs. Pour elle, le *meilleur* élève est celui qui obtient les meilleures notes. On obtient les meilleures notes en étudiant par cœur des manuels, toutes sortes de manuels. L'expérience ne compte pas en regard de l'instruction. L'intelligence toute faite, qu'elle ne peut pas contrôler, n'est en rien comparable à l'intelligence qu'elle croit octroyer. Elle nie d'ailleurs l'intelligence de l'illettré. Rien n'existe pour elle en dehors des programmes, en dehors des notes et des examens. Faut-il s'étonner, dès lors, si l'école, allant contre la nature même, a pour ordinaire résultat de former des antipaysans ?

* * *

Ce dernier mot éclaire la solide rancune que C.-F. Ramuz porte à l'école. Nul plus que lui n'est attaché à sa terre, à son ciel, à son lac. L'école aussi s'occupe de la terre, du ciel, du lac. Mais en sens inverse. Où l'école accorde 10, Ramuz met 0 ! L'école chante et décrit la *montagne*. Ramuz dégage la poésie de *sa* montagne. L'école apprend au paysan que les glaciers sont « sublimes » ; le geste du semeur « auguste » ; le ciel « étoilé ». Le printemps avec ses chants d'oiseaux, avec son « radieux » soleil est une « belle » saison. Vous souvenez-vous de ce *Livre de Blaise* où Philippe Monnier rapporte la composition du « bon » élève sur le printemps ? L'école apprend la médiocrité, le cliché, la formule. Pour le collégien non déformé, le printemps c'était la rhubarbe quotidienne et comme il n'aimait pas la rhubarbe, il n'aimait pas le printemps. L'école n'aime point cette franchise qu'elle appellerait volontiers triviale. Elle vit dans la *convention ;* elle a le culte de la convention et non point de la convention utile : calcul, signe alphabétique ; mais de la convention inutile qui l'éloigne de la vérité.

Au lieu de respecter les qualités innées qu'elle aurait pu développer en ajoutant des qualités d'information, elle a détruit ces mêmes qualités. Elle a horreur du *primitif*, ne comprenant pas qu'il ne faut pas être *seulement* un primitif, mais *aussi* un primitif. Elle n'a pas su garder l'homme à la terre.

* * *

Voilà résumés assez fidèlement les reproches que Ramuz adresse à l'école. A une certaine école, faut-il le préciser, cette école étant plutôt un état d'esprit qu'une organisation, un état d'esprit dangereux dont il est temps de se défaire.

Faut-il dire, en passant, que si Ramuz dénonce les défauts de l'école, l'école, à son tour, ne manque pas de mettre en garde

ses écoliers contre Ramuz. L'école se complaît dans l'explication de toutes choses ; elle déteste le mystère, l'informulé. Tandis que le paysan hésite, ne *sait pas*, se tait. Ramuz est demeuré paysan. Sa tâche à lui est *d'exprimer* non *d'expliquer*, d'exprimer le balbutiement de l'être devant la réalité, « de faire entrer dans de la substance verbale » la substance d'une vie primitive que l'école n'a pas détruite.

Contre cette destruction, la lutte, chez nous, est engagée. Le mot d'ordre, nous le rappelons, est de mettre l'école au service de la vie. Sans porter, en aucune façon, un jugement de valeur sur les opinions du poète vaudois, on nous permettra bien de remarquer en terminant que nos pédagogues les plus autorisés lui donnent, du fait même, pleinement raison. MAURICE ZERMATTEN.

Sujets d'exhortations pour l'Ecole des Régents

Nous avons publié dans le Bulletin *du 1er mars les notes assez informes des leçons de pédagogie que le P. Girard a données aux participants du premier cours normal fribourgeois, en septembre-octobre 1822. Voici, mieux rédigées et complètes, les notes de ses leçons de morale.*

Septembre et octobre 1822.

Le manuscrit qui porte ce titre, tout entier de la main du P. Gérard, est un petit carnet que le Cordelier s'est fabriqué lui-même, en pliant en deux et en cousant d'un fil noir huit feuilles de papier, ce qui fait 32 pages, dont 16 sont couvertes d'une fine écriture. Elles contiennent le cours de morale, professé aux instituteurs du cours normal de 1822. Nous reproduisons ci-après en entier ces « exhortations », où l'on sent passer la piété, la cordialité et la haute expérience de l'illustre pédagogue.

E. D.

1re Exhortation le 30 septembre.

Fonction des régents, leur importance et la grande responsabilité qui s'y trouve attachée.

1. Deux fonctions : l'instruction et l'éducation.

Instruire dans la *lecture* — pourquoi ? anecdote de la femme de saint Antoine — dans la *langue* — pourquoi ? — dans l'*écriture* — pourquoi ? — dans le *calcul* — pourquoi ? — dans la récitation du catéchisme — pourquoi ?

Education — habituer les enfants à l'attention — au travail — à la subordination — au support mutuel — à la charité — à la piété qui est la source de toutes les vertus. — L'éducation est plus que l'instruction.

Les moyens sont : les exhortations paternelles — l'exemple — la discipline de l'école.

2. Veiller sur les enfants, les instruire et les conduire au bien, c'est la fonction d'un ange, pénible quelquefois, mais toujours grande et toujours belle.

Le régent remplace à l'école le père et la mère qui toujours n'ont pas le temps et qui souvent n'ont pas les moyens d'élever leurs enfants. Des soins du régent dépendent l'honneur et le bien-être des familles.

Le régent est un fonctionnaire de l'Etat et c'est au nom de l'Etat qu'il dirige la jeunesse — de l'éducation des enfants dans leur école dépendent la paix, l'ordre, la prospérité de la patrie.